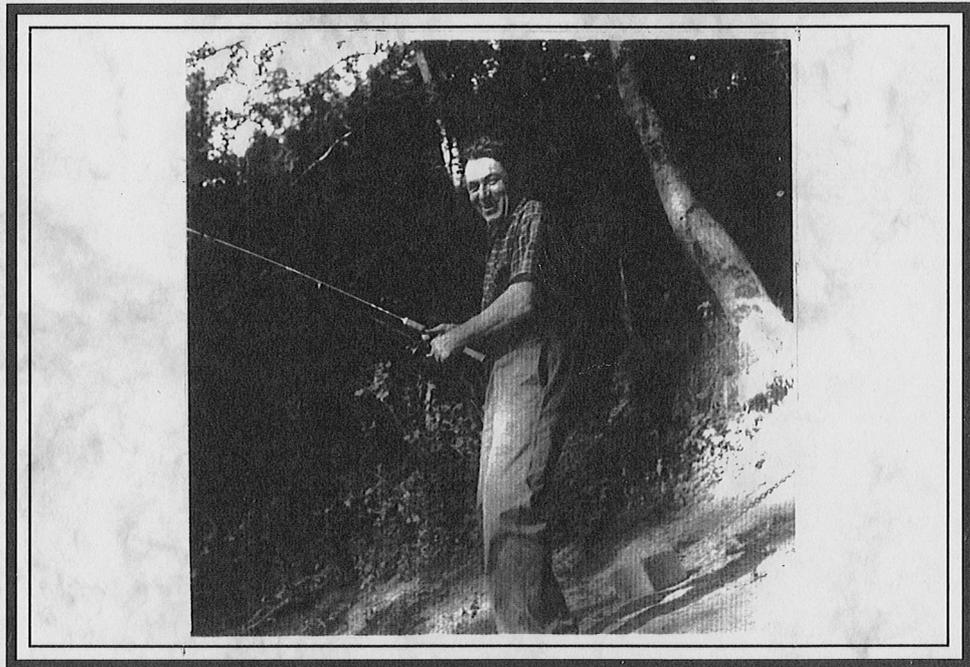


*Les Mémoires  
d'un Ancien*



*Par*

*Firmin Deschâtres*

Les jeunes filles du T-U-C qui travaillaient à la mairie de Trouy m'avaient demandé de leur raconter l'histoire du vieux Trouy. Ne pouvant pas leur raconter cette époque en dix minutes, je n'ai donc pas insisté.

Aujourd'hui, pour occuper mes soirées qui sont assez longues, je vais vous raconter la vie d'un homme de mon âge de ma naissance à nos jours...



## PREMIERE EPOQUE

Je suis né le 25 septembre 1909 à Trouy. Ma vie s'est passée comme celle de tout enfant de cet époque; j'ai été à l'école publique à l'âge de 5 ans, âge auquel on allait en classe; l'école de cette époque se trouvait dans la salle du Conseil Municipal actuel. La porte d'entrée est actuellement à droite; il y avait une bibliothèque, dans le fond à droite la porte du vestiaire, dans le fond à gauche, une porte donnant accès aux pièces de l'instituteur; à côté, le bureau, au milieu un poêle à bois et sciures que les plus vieux gamins allumaient le matin en hiver; c'étaient les élèves qui balayaient la classe. La cours étaient entourée d'un mur surmonté d'une grille, la porte d'entrée était au milieu, les tilleuls existait à cette époque; derrière, il y avait les cabinets.

Nous avions les vacances le jeudi et les grandes vacances étaient en août et septembre.

Pour nous comme pour tout le monde, les vacances consistaient à travailler: pour les jeunes, garder les vaches ou les moutons ou les oies. J'oubliais de vous dire qu'il n'y avait pas de vélo; on allait à l'école à pied.

En septembre 1914, ce fut la déclaration de la guerre avec l'Allemagne. Tous les hommes valides sont partis; beaucoup sont morts (voir le monument).

Pour les travaux de culture, il n'y avait pas de matériel motorisé, les foins se faisaient à la faux et le fanage avec des fourches en bois pour le faire sécher, un cheval et une voiture pour le rentrer en vrac dans les greniers. Il y avait beaucoup de petites exploitations de 5 ou 10 ha avec lesquelles les gens arrivaient à vivre; on n'avait pas de grosses dépenses, pas de voitures bien entendu; l'électricité est arrivée en 1929 et l'eau sous pression en 1955.

On s'éclairait avec des lampes à pétrole, des lampes pigeon et des bougies l'hiver, on faisait du bois pour se chauffer et la soupe se faisait dans une marmite suspendue à la crémaillère dans la cheminée; dans beaucoup d'endroits les gens faisaient leur pain dans le four qui était chauffé avec des fagots. On allait chercher de l'eau dans le puits qui avait une profondeur de 50 mètres.

La mairie se trouvait au même endroit qu'aujourd'hui; il y avait une seule pièce; le maire était cultivateur et le secrétaire était l'instituteur.

Il y avait très peu de papiers à faire à cette époque : pas d'assurances sociales, pas de retraites; quand on faisait venir le médecin, il fallait le payer. Les ambulances n'existaient pas.

Je me souviens de la guerre de 1914, la tristesse lorsque l'on apprenait qu'une personne du pays avait été tuée (le fils de l'instituteur a été tué, il était aspirant).

J'ai encore en mémoire l'armistice du 11 novembre 1918, j'étais parti garder les vaches avec ma grand-mère dans un champ que nous avions à cette époque au bout de la carrière aux ordures, route du Subdray. A 11 heures, les cloches de toutes les églises se sont mises à sonner.

On traversait le bourg et les bêtes buvaient dans une mare à côté de l'église. Il y avait beaucoup de troupeaux de vaches, car Trouy était une commune agricole. Dans une ferme de 50 ha, il y avait 4 ou 5 chevaux avec une charrette, un bricolin et quelques fois une bonne; 2 carrens avec des ouvriers, un boulanger avec un mitron, 6 cafés, 3 au bourg et trois au grand chemin.

Cher

La moisson se faisait à la faux; quand les lieuses sont arrivés j'avais environ 15 ans; elles étaient tirées par trois chevaux; on mettait les gerbes en trion avant de les rentrer pour faire des meules et au mois de septembre, les batteuses prenaient le relais, actionnées par une locomotive que l'on voit de nos jours comme attraction; les désherbants n'existaient pas et les engrais très peu; on semait à la main, 100 Kg environ à l'hectare, aussi quand un blé faisait 30 quintaux, c'était bon. On livrait le grain à Bourges, avec des voitures à chevaux; il n'y avait pas de camions, les gens vivaient de peu; on élevait un ou plusieurs cochons dans l'année. Tout le monde avait de la vigne.

Il y avait deux assemblées par an: une le premier dimanche de mai au bourg, et l'autre début octobre au grand chemin, au moment des vendanges.

Les années ont passé, en travaillant tous les jours, même le dimanche matin car il fallait donner à manger aux bestiaux, aller faire ferrer les chevaux. On allait aux assemblées de village à plusieurs kilomètres à la ronde, en vélo malgré des routes pleines de trous.

On revenait souvent du bal la nuit avec, comme éclairage, un lampion ou une lanterne à bougie, ensuite à carbure. Le lendemain matin, pas question de rester au lit, il fallait se lever à 4 heures pour donner à manger aux chevaux, allumer la "loco" pour celui qui était conducteur et se mettre à l'ouvrage pour 10 heures de travail.

A la batteuse, en 1930, on avait 3 francs anciens de l'heure, ce qui faisait 30 francs par jours.

Je me suis fait embaucher chez M. Aucouturier pour conduire un lieur; j'avais 2000 F anciens par mois garantis; je mangeais chez les particuliers...

## DEUXIEME EPOQUE

**E**n 1930, j'ai eu un accident, un coup de pied de cheval qui m'a cassé la jambe. Je suis parti au régiment en 1932 après avoir été ajourné une fois. J'ai été affecté à Nancy au 26ème R-I. Et je suis arrivé 3 semaines après les autres car j'avais les oreillons et du fait de ma jambe cassée, j'ai passé un conseil de réforme et j'ai été classé "service auxiliaire". J'ai été employé dans divers métiers, ordonnances, gardes réfectoires, infirmier puis aide-cuisinier à l'hôpital du camp de Bitche. De retour à Nancy, j'étais secrétaire planton au service des effectifs; démobilisé, je retournai au pays en 1933.



Je me suis marié en 1934 ; le 6 mai 1935 j'étais élu conseiller municipal, le jour de la naissance de ma première fille.



Déclaration de la guerre en 1939: je suis parti le 3ème jour, c'est-à-dire le 4 septembre, à Orléans au dépôt de cavalerie n°5. J'ai été affecté, après le questionnaire, au 82ème G-R-D-I, ce qui signifie "Groupe de Reconnaissance de Division d'Infanterie". Visite, transport à Saran dans une ferme. Je couchais dans les étables; il y avait des motos de réquisition autour de la ferme; on les faisait tourner les unes après les autres car il y avait des fûts à volonté. Au bout de quelques jours, les vêtements sont arrivés: tenue de chasseur d'Afrique,



chéchia rouge avec deux barres noires. Nous sommes partis pour Tigy avec une 4 CV PEUGEOT. Le Capitaine compta l'effectif de son groupe: j'étais en trop avec quelques autres; nous nous sommes déshabillés et nous sommes repartis à Orléans au 12ème Escadron moto, sans rien à faire. Ensuite, affectation à l'hôpital vétérinaire, quartier de Sonis, dans la caserne du 8ème chasseurs dont les soldats étaient partis avec les chevaux. Nous couchions dans les selleries sur de la paille; on allait débarquer les chevaux qui revenaient de la zone des armées, chevaux malades par manque de soins, privés de nourriture et mal distribuée, il en crevait environ 10 par jour.

J'étais au 1er peloton, parmi ceux qui avaient résisté. J'ai passé l'hiver 39-40 dans cette caserne; au printemps, on allait promener les chevaux autour d'Orléans dans de petites communes. Au mois d'avril, les cultivateurs du coin venaient chercher un cheval prêté pour essayer de le faire travailler. Je me souviens que j'en attelais un à un vieux tombereau que j'avais trouvé avec quelques harnais, pour enlever le crottin des écuries le matin, lorsqu'un paysan est venu le chercher. J'ai donc abandonné le tombereau dans un coin pour me servir ensuite d'une brouette. Dans la journée, on allait chercher des pissenlits pour en faire une salade.

Le 25 Avril, nous avons pris le train à Orléans en destination de Saint Michel sur Orge et nous nous sommes rendus à pieds au château de Montlhery où il y avait rassemblement de tous les dépôts de cavalerie de France; l'appel a duré toute la journée. Finalement, aux environs de 22 H, il y en avait beaucoup qui n'avaient pas été appelés; on est partis en camion et je me suis retrouvé à la Ville du Bois dans une cour d'école. Nous avons dormi au pied d'un marronnier et le lendemain le capitaine a formé son escadron; on était 14 en trop; tous les autres ont trouvé leur place sauf moi. Je suis retourné au château de Montlhery pour connaître mon affectation. "Au 8ème escadron, à Longpont" m'a-t-on dit. Je m'y suis présenté et là, même discours: "on ne vous connaît pas, retournez au château et demandez un certificat pour que l'on puisse vous affecter."

Je serais revenu chez moi ce jour là, personne ne m'aurait demandé.

Je suis donc revenu au 8ème escadron à Longpont, on m'a fourni en vêtements et on m'a fait conduire une auto mitrailleuse. Je me suis trouvé dans le pays en côte, dans un troupeau de vaches. Pour sortir de cet engin, ce n'est pas facile et on ne voit rien; lorsque j'ai pu trouver la porte, la mécanique s'est mise à reculer; plusieurs soldats la retenaient car j'avais desserré le frein en sortant. Ensuite, on m'a fait conduire un side-car un . J'ai mouillé ma chemise en peu de temps car c'est complètement différent d'une moto. Le lieutenant qui était dans le panier tournait le guidon lorsque ça n'allait pas droit. Enfin, j'ai trouvé la combine. Ensuite on a rodé ces side-cars qui étaient tout neufs sur la piste de Montlhert et sur les pistes routières.

Lorsque nous avons été suffisamment instruits, nous sommes partis pour Bignicourt dans la Marne, pour rejoindre le 6ème G.R.D.I qui était au repos. Ce régiment avait déjà combattu dans l'Est et un escadron était parti en Norvège. C'était le 8ème escadron qui allait le remplacer.

J'étais le seul de ma région; tous les autres étaient de l'Aisne, de la Somme, de l'Oise.

C'est là que le 10 mai nous a surpris. Nous sommes partis dans la nuit pour Grandpré dans les Ardennes. A notre arrivée, le matin, nous avons dû affronter des combats d'avions, courir après les parachutistes dans le bois et barrer les routes avec du matériel agricole.

A nouveau, départ avec les side-cars et les autos mitrailleuses pour prendre contact avec les Allemands qui étaient aux environs de Sedan.

Moi qui n'avais pas eu le temps de passer mes permis, j'étais resté à Grandpré, à la cuisine et je creusais également des fosses pour enterrer nos morts; les Allemands avançaient. La nuit, on était de faction car les lignes étaient percées. La résistance a duré 3 semaines. C'était lamentable de voir cette débâcle traverser Grandpré; on était logés dans un garage; les réfugiés qui passaient rentraient dans ce garage pour y prendre ce dont ils avaient besoin dans les casiers, comme des articles de vélo; c'était la pagaille dans la boutique.

Nous occupions la cuisine et les chambres. Au bout de quelques jours, comme il y avait beaucoup de manquants, je suis parti avec plusieurs soldats avec une 402; étant un des plus vieux du régiment, j'ai été affecté au camion citerne; je n'y suis resté qu'une journée car il y avait un mitrailleur malade et comme il n'était pas question de l'amener à l'hôpital, il a pris ma place à la citerne et je suis parti à une pièce de mitrailleuse. Là, j'ai joué les terrassiers, pour construire l'emplacement de notre mitrailleuse : 0.50 m de large, 1.50 m de long et 1.50 m de profondeur, de façon à ce que les chars ne puissent nous écraser. Dès qu'on recevait un ordre de repli, on pliait bagages en vitesse; on démontait la mitrailleuse: un portait le canon et l'autre le trépied avec une boîte de cartouches et on se dirigeait vers la 402. Nous mettions 2 pièces de mitrailleuse dans cette camionnette; le chauffeur qui était pourvoyeur-adjoint était au volant avec le sergent. On se rendait dans un autre endroit car les allemands allaient plus vite que nous. Sur la route, la nuit, notre progression était ralentie par les réfugiés de Belgique, du Luxembourg, des convois qui avaient été bombardés; les villages en feu; il y avait des morts sur le bord des routes, des voitures, ainsi que des chevaux tués: c'était vraiment le sinistre.

Début juin, la boucle avait commencé à se refermer, on prenait position très souvent mais peu de temps; il fallait déménager car on était contournés et les ravitaillements d'essence n'étaient plus assurés; il fallait faire brûler le matériel en route en gardant seulement les camions Latil et les side-cars; le 17 juin, nous avons traversé St Seine l'Abbaye en convoi. Dans un champ de blé, il y avait une mitrailleuse qui nous arrosait en passant; j'étais dans le side-car conduit par le Maréchal des Logis Chef; je pensais en moi-même: "si le conducteur reçoit une balle, on va faire une drôle de cabriole !" Les camions de soldats étaient les plus visés. Ceux qui étaient touchés faisaient une descente plein gaz dans le fond du ravin.

Le soir, nous sommes arrivés à Somberton dans la Côte d'Or, dans un bois. C'était le terminus. Nous avons été survolés par des avions allemands à très faible altitude; nous étions au bout de notre guerre.

Le lendemain matin, couchés dans le bois après avoir entendu crépiter les mitrailleuses pendant toute la nuit - j'étais de garde de 2 heures à 4 heures - un char allemand s'est avancé sur la route; un officier qui se tenait à côté nous a dit: "Camarades Français la guerre est finie pour vous; on va vous donner à manger et dans deux ou trois jours vous retournerez dans vos familles." Hélas, ces deux ou trois jours ont duré 5 ans.

Nous avons déposé nos armes sur le bord de la route; ceux qui avaient le canon de 25 le détruisirent en cachette et nous sommes partis l'après-midi avec ce qui nous restait en véhicules; nous avons laissé dans les camions nos vivres en conserves et nos habits, car pour une si courte durée, nous ne voulions pas nous embarrasser de chemises de rechange ni de boîtes de conserves, puisque nous devions être nourris.

Je suis donc parti en side-car René Gillet; beaucoup d'entre nous sont montés dans ce qui restait en camion Latil et nous avons pris la direction de la Nièvre. Nous avons traversé sur la route, un grand tapis de plusieurs mètres de large avec une croix gammée; un convoi de blindés nous aurait vite anéantis s'il y avait eu la moindre résistance.

Le soir, nous sommes arrivés dans un pays qui s'appelait Lichère; nous avons laissé nos véhicules dans un champ avec ce qui nous restait de vêtements en pensant les reprendre le lendemain et nous sommes rentrés dans un autre champ; on nous a demandé de remettre nos appareils photos et nos rasoirs. Nous avons couché à la belle étoile et le lendemain, sans avoir mangé, nous sommes partis, à pied cette fois.

Nous sommes passés par Chablis, je m'en souviens, et le soir, nous sommes arrivés à Tonnerre, dans un pré immense où nous étions 16 000. Là, j'ai retrouvé plusieurs soldats de la région: un de Levet, un de Vailly et un de Sans Beaugeu.

J'ai réussi à obtenir une gamelle de nouilles que j'ai partagé avec le Maréchal des logis Chef et le Maréchal des logis qui en avaient marre d'attendre pour rien. Nous avons passé plusieurs jours dans cette situation; là, ils ont trié les officiers, car il y en avait qui étaient âgés. Ensuite, nous sommes partis, toujours à pied dans l'Yonne, à Noyer; il pleuvait toute la nuit; nous étions dans un pré et nous attendions le soleil du lendemain pour nous sécher.

Quelques jours plus tard, nous sommes partis à saint-florentin, dans l'Yonne. On logeait dans de vastes hangars; la plupart des prisonniers allaient en corvées pour débarrasser les routes des véhicules cassés; ils traînaient tout cela avec des cordes; le personnel ne manquait pas; tous les habits et les véhicules des réfugiés qui avaient été bombardés sur les routes avaient été mis en tas devant le camp, comme une grosse pelote de fumier où on allait choisir quelque chose pour s'habiller.

Dans ce camp, il y avait une grande corbeille à l'entrée où l'on pouvait déposer des lettres destinées à nos familles; mais nos lettres ne partaient pas, les postes étaient détruites un peu partout et il y en avait qui pouvaient partir en congé de captivité. Finalement, j'ai donné une lettre à un prisonnier du côté de Sainte Solange; cette lettre est bien parvenue à destination. Ma femme est venue me chercher avec un certificat du maire, mais trop tard, j'étais parti la veille.

Destination Laon: 80 par camions et 80 par remorques. Comme précédemment, nous sommes descendus des camions et nous avons continué à pied jusqu'à un terrain de sports. La pluie n'a pas cessé de tout le voyage; nous sommes allés dormir dans la gare de Laon qui n'avait plus de toit mais nous avons trouvé un wagon où il y avait des rouleaux de papier et nous en avons apporté pour nous coucher dessus, pêle-mêle. La nuit fut bien perturbée car le mal au ventre ne nous laissait pas beaucoup de repos.

Nous sommes donc partis le lendemain matin avec un bout de pain et une boîte de graisse pour 16; inutile de vous dire qu'il fallait faire la distribution sur le champs sans quoi nous n'aurions rien eu. Nous avons marché une partie de la journée et nous sommes arrivés le soir à la Fère où nous avons couché dans la caserne du 42ème d'Artillerie; d'autres y avaient couché avant nous car il y avait des restes d'une sorte de fromage dur comme pierre mais nous en avons mangé un peu et nous avons rempli nos musettes.

Le lendemain matin, départ pour une autre destination. En passant, dans un pays, j'ai acheté en vitesse un litre de vin rouge que nous avons bu à plusieurs; je vous assure qu'il n'est pas resté longtemps dans les estomacs. On était en queue de colonne car on était complètement démobilisé; l'allemand qui nous suivait me demanda si j'avais mal au ventre, je lui répondis qu'il se trompait et je faisais attention pour qu'il ne se rende compte de rien.

Enfin, le soir, nous sommes arrivés à Viry-Nouveau; les derniers de la colonne ont été parqués sur la place publique comme des moutons; les gens nous apportaient du pain et nous avons trouvé un cultivateur qui nous a pris pour l'aider à faire les foins et la moisson. Nous étions quatre berrichons.

Le soir, nous avons mangé à table, habitude que l'on avait perdue.

Le lendemain, dans le jardin, au moment d'arracher les pommes de terre, nous étions tous les quatre malades, notre estomac n'étant plus habitué à la nourriture qu'on nous avait servi.

Nous étions dans une petite ferme en bordure de la zone interdite, qui se trouvait à Ternier, et où les gens ne devaient plus rentrer.

Nous avons fait les foins dans les prés de l'Oise. On faisait passer des gens qui habitaient la zone interdite et qui ne pouvaient pas rentrer chez eux; on traversait un pont avec nos fourches pour aller faucher alors ils venaient avec nous et partaient vers le nord dans leur pays.

J'étais chargé de réparer le matériel: la faucheuse à foins ainsi que tous les autres appareils qui avaient servi à barrer les routes; les ponts ayant sauté, il fallait, pour rentrer le foin, aller assez loin pour trouver un passage; nous montions donc tous les quatre sur la charrette de foin, à quatre roues attelée à trois chevaux, sans s'en faire: une voiture par jour suffisait. Nous étions bien nourris, il y avait de tout dans cette ferme.

Mais voilà qu'un jour, un ordre fut affiché dans la commune: les personnes ayant récupéré des objets au moment de la débâcle devaient les sortir dans la rue. Alors nous avons vu le curé venant chercher son phonographe; un autre est venu chercher sa brouette qu'un copain avait remplie de fumier de cheval; il l'a vidée et il est parti avec; la mère Truie est partie elle aussi, des meubles qui venaient de Chauny également.

Un peu plus tard, est venu le temps de la moisson, avec la lieuse. Je forgeais les pièces dans la cour car il ne fallait pas compter sur les réparateurs, il n'y avait plus rien; lorsqu'un jour, un homme de Levet que je connaissais bien est venu chercher son frère; ils sont partis par le train, un soir dans une petite gare et le lendemain, ils étaient arrivés chez eux, mais ceux qui restaient étaient comptés tous les matins.

Après avoir compté plusieurs fois, il a fallu se rendre à l'évidence, il en manquait un. Les allemands nous ont fait la comédie: un échappé, cinq fusillés.

Le lendemain, il en manquait deux autres. A nouveau la comédie. On se disait que finalement, il n'allait pas rester grand monde mais au bout de quelques jours, on a entendu dire que tous les fugitifs avaient été repris car la Croix Rouge française demandait un délai de cinq jours pour les rechercher.

Voyant l'affaire tourner au tragique, je me suis fait porter malade. Je me suis rendu à l'hôpital de Chauny. Après m'avoir demandé ce que j'avais, le docteur, qui était français, m'a dit que l'hôpital allait être évacué et a voulu savoir ce que j'avais l'intention de faire. Je décidai de rester malgré tout et je suis retourné au pays pour dire au revoir aux copains. Je retournai le dimanche matin me présenter à l'hôpital, les autres malades étaient bien surpris

de voir que moi, je rentrais à l'hôpital, alors que depuis la veille 18 personnes s'étaient enfuies. Ils me conseillèrent donc de ne pas me faire inscrire. Je retournai à nouveau au pays pour me procurer des vêtements civils. Chez le patron qui m'employait, il n'y en avait pas. Je me suis donc rendu au café d'en face.

Le patron me dit: "Si tu veux attendre mercredi, je t'emmène à Paris car j'y vais tous les mercredis au ravitaillement; j'ai prêté des vêtements à ceux qui se sont enfuis ces jours-ci". Mais pour moi, attendre mercredi était un peu long. Un client m'a donné des vêtements civils et je suis rentré à l'hôpital; toute la nuit j'ai essayé ces guenilles; je me disais que je ne pouvais pas partir dans cet accoutrement et que je serais repéré tout de suite. Finalement, le mardi matin, les ambulances et les soldats en armes sont venus à l'hôpital et j'attendis mon sort. La plupart des autres malades se sont couchés dans leurs lits et ils ont été transportés dans les ambulances sur des brancards; moi, le dernier arrivé et qui n'avait pas passé de visite je suis monté dans une ambulance, assis sur une chaise; les autres sont partis à pied, escortés par les soldats allemands, pour rejoindre un camp de prisonniers.

Je suis donc arrivé au lycée "Henri Martin" à Saint Quentin, transformé en hôpital.

Visite médicale: "Qu'est-ce que vous avez?"

"Mal à l'estomac".

"Qu'est ce que vous prenez?"

"De la poudre de charbon".

Je suis donc resté au lit, sans fièvre, avec un bon régime.

Deux jours plus tard, je suis sorti, avec un autre et nous avons traversé St Quentin, à pied, avec un boche et son fusil dans notre dos, pour rejoindre un camp, caserne des gardes mobiles de St Quentin.

Le matin, on nous servait une eau noircie en guise de café; à midi, un morceau de pain avec une mesure de petit pois gros comme des chevrotines, et le soir une soupe.

Quelques jours passèrent et je vis arriver des copains compagnons de mon séjour à l'hôpital de Chauny. Il y avait un type de Morlac et un savoyard.

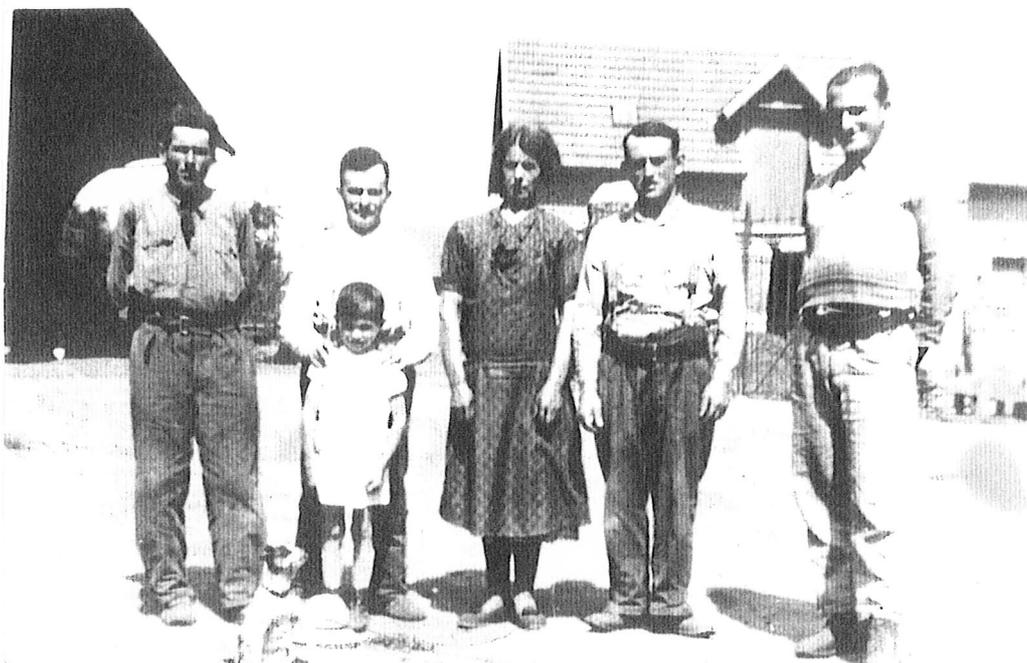
Un soir, à mon retour de corvée, j'ai appris que les autres étaient partis travailler dans une ferme, mais quelle ferme ? Je demandai donc à aller travailler en ferme. Le lendemain soir, le chef de baraque m'appelle: "trouvez-vous demain matin avec votre paquetage au poste de garde."

Deux hommes en 402 m'ont amené dans un pays qui s'appelait Fluquière, dans l'Aisne; je ne connaissais personne, ils étaient tous au Nord ou au Midi; on logeait dans une école et on ne faisait rien. Ensuite nous sommes allés à Douchy. Il y avait environ 150 habitants dans ces petites communes, où l'on voyait, du reste, 5 clochers.

Nous étions dans une maison à 7 ou 8, je ne me souviens plus très bien. Le patron, un gros cultivateur du pays, nous fournissait du pain et nous donnait 10 francs par jour; on allait écarter des gadoues de Paris qu'il faisait venir par trains et ses ouvriers roulaient ce produit dans les champs.

Il y avait 5 tracteurs dans cette ferme et des chevillards qui traînaient des charrues qui culbutaient en bout et des labours de 40 cm. 200 ha de pommes de terre dans cette ferme de 600 ha- avaient été ramassées avant notre arrivée; les gens venaient d'assez loin avec des brouettes et des griffes pour essayer d'en récupérer; ils parvenaient à en trouver un sac dans leur journée.

Nous étions donc logés dans une maison appartenant à ce cultivateur et on travaillait aussi au bois, pour être soi-disant payé 100 francs par stère.



Mais moi, je tendais des collets et je prenais des lapins et des lièvres: c'était notre principale nourriture; on avait un peu de graisse et de la farine que je faisais cuire comme je pouvais; nous avions aussi de l'eau.

Le dimanche, on allait se promener aux alentours avec des vélos que les gens de la ferme nous prêtaient et on allait dans un autre petit pays où il y avait un café avec un choix très limité en boissons. On connaissait des civils dans notre pays et c'est par leur intermédiaire que l'on pouvait correspondre avec nos familles. J'écrivais à Mme Frat Fernande à Trouy et elle m'écrivait au nom de la famille de là-bas; ainsi, je recevais des nouvelles du pays.

#### **C'est comme ça que je me suis décidé à partir, le 6 décembre 1940**

Les allemands ne nous embêtaient pas; ils venaient nous voir de temps en temps et comme tout allait bien, alors on était tranquille.

Mais, le 6 décembre, dans la matinée, notre sergent vint nous dire de nous préparer pour le soir, à 17 H, pour l'appel et pour partir à St Quentin et ensuite l'Allemagne. Je me suis dit que cette fois-là, j'allais foutre le camp.

Je suis allé voir le patron de la ferme. Je lui ai dit: "M. Deguise, je viens vous dire au revoir, mais j'ai bien envie de foutre le camp;" Il me répondit de ne pas hésiter, d'aller chez Mme Breton à Ham, de lui dire que je venais de chez lui, et m'assura que l'on pourrait se débrouiller pour me faire passer la ligne. Ayant papiers et argent, je l'ai bien remercié et à midi, je suis parti en disant aux copains: « »je vais chez les gens chez qui j'écris pour leur dire que si du courrier arrive, il faut le brûler". J'ai donc pris mon rasoir, mon blaireau et mes vêtements civils que je cachais depuis longtemps et je me suis rendu chez les gens. Je leur ai dit que je me sauvais et leur ai demandé si je pouvais me changer car j'avais les insignes des prisonniers: un K sur une cuisse et un G sur l'autre ainsi que dans le dos; après m'être changé, je suis parti à 14 H à travers champs et j'ai gagné le petit bistrot où l'on venait le dimanche.

J'étais au comptoir lorsque quelques prisonniers sont venus boire un verre; ils me regardaient de travers car ils voyaient bien que je n'étais pas normal. J'ai donc dit à la patronne que je m'étais évadé depuis deux heures; elle m'a fait entrer dans la cuisine et m'a expliqué à quel endroit je pouvais passer la zone interdite.

Je suis allé en reconnaissance le soir même et, arrivé à Pithon, j'ai cherché un café pour me renseigner; mais une femme est sortie de chez elle en me disant de ne pas aller dans cette direction-là, car je me ferais prendre. Je suis donc entré chez elle pour attendre son mari. Lorsqu'il est arrivé, je lui ai expliqué mon cas mais c'était inutile car il avait compris tout de suite qui j'étais.

Nous sommes allés boire un verre dans un café du pays et il m'a dit de me trouver le lendemain chez Mme Breton à Ham. Lui-même y serait à 9 H. On m'a fait manger et j'ai couché dans une vacherie où 40 bêtes pouvaient tenir. Inutile de vous dire que je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

Je suis parti le lendemain matin à 5 H; J'avais 8 Km à faire. Lorsque j'entendais une voiture, je me couchais dans le fossé.

Je suis arrivé à Ham à 7H, il ne faisait pas encore jour. Je suis entré dans le café et j'ai demandé à voir la patronne; je lui ai dit que j'étais évadé depuis la veille et que M. Deguise, chez lequel je travaillais, m'avait dit de venir ici. Je lui ai dit également que j'avais rendez-vous à 9H avec une personne. Elle me répondit que si ça ne marchait pas, elle essaierait de se débrouiller.

Comme convenu, le bonhomme est arrivé et nous avons bu un snaps; en sortant, il appela deux hommes, prit un rouleau de fil électrique, me le mit autour du cou: j'étais devenu électricien. Je voyais déjà la douane Française, des gardes mobiles au bout d'un pont, comme le pont d'Auron et à l'autre bout les allemands; ils étaient occupés à regarder des papiers. Nous sommes passés sans hésiter en disant: "Electriciens!" car j'étais avec des électriciens qui réparaient les lignes qui étaient en partie détruites. J'ai donné 100 francs à mes compagnons et nous avons bu des tournées de snaps. De l'autre côté, j'étais en zone occupée qui se terminait à Trouy, à 100 mètres de la maison.

Me voilà donc sur la route, à la sortie de Ham. Je vis "Roye"-où j'avais un cousin-": 22Km. Je vis "Compiègne". Après réflexion, je me suis dirigé sur Compiègne, pour rejoindre Trouy. La neige se mit à tomber -nous étions début décembre-.Je me suis arrêté dans un café; on m'a tout de même apporté un casse-croûte, bien que n'ayant pas de tickets d'alimentation. Ma situation d'évadé était plus évidente.

La tempête de neige faisait rage, nous vîmes soudain entrer les trois occupants d'un tracteur Lantz traînant une remorque de charbon. Je saisis l'opportunité et leur demandai de bien vouloir m'emmener jusqu'à Compiègne. Je voyagerais sur la remorque.

Là j'étais tranquille, pas isolé sur une route où je pourrais me faire ramasser. A midi, nous sommes arrêtés à Noyon pour manger. Je possédais 800 francs, à cette époque cette somme représentait au moins 500 francs actuels. Je dis au trois hommes que j'étais évadé depuis la veille. Ils n'en revenaient pas. "Comment allez-vous faire pour vivre? Il faut des tickets d'alimentation" me dirent-ils. Je leur répondis que je n'allais tout de même pas retourner là-bas et que une fois chez moi, j'arriverais bien à manger sans tickets.

Je suis donc reparti avec eux, et cette fois, je suis monté sur le triangle de la remorque.

Le tracteur se mit à patiner dans une côte; il fallait donc mettre du sable sous les roues. Les trois hommes m'ont dit de me rendre à la gare toute proche où je pourrais prendre un train pour Paris.

J'ai donc repris mon colis qui était constitué d'un trench-coat qui avait été blanc, d'une paire de soulier bas et d'un béret basque; je suis rentré dans un café pour demander les horaires de départ du train pour Paris. J'avais un train à 15 H. Je suis donc allé chercher mon billet dans cette petite gare, puis je me suis rendu dans un bois proche pour changer de tenue: j'ai jeté mon chapeau ainsi que mes souliers, j'ai coiffé le béret basque et endossé le trench-coat et j'ai pris le train en direction de Paris.

En passant à Compiègne, j'ai vu un train de marchandises remplis de prisonniers qui allaient faire leur 5 ans en Allemagne... Arrivé à Paris, sans histoires, je suis allé chez un cousin, rue Keller et j'y suis resté une journée. Je me suis changé, car j'avais une tenue minable, puis j'ai pris le train pour Bourges. Il fallait changer de train à Orléans. Je me suis retrouvé dans un compartiment avec deux autres personnes qui n'osaient pas se parler; au bout d'un moment, les langues se sont déliées: il y avait un prisonnier qui venait de Compiègne -il était de la Creuse- et un autre qui venait à Trouy voir son oncle qui était curé. Sa femme me faisait le catéchisme lorsque j'étais gamin. Je lui ai demandé de passer voir ma femme et de lui dire que j'étais arrivé à Bourges...

Elle est donc venue me chercher et je suis rentré à Trouy, occupé par les allemands; je ne me suis pas montré mais le Maire m'a dit de ne pas rester là, de passer en zone libre, car les allemands ne m'ayant pas vu auraient pu me demander des explications. J'avais 30 ans à cette époque et il n'y avait pas beaucoup de gens de cet âge qui étaient en liberté.

Je suis donc passé -en traversant la ligne de démarcation- en zone libre avec ma femme qui était habituée à ce genre d'exercice et, durant tout l'hiver 1940-1941, je suis resté aux Maisons Rouges chez un vieux copain restaurateur qui était aussi prisonnier et qui avait passé la ligne dans un tombereau de fermier.

Là, je réceptionnais les gens qui avaient passé la ligne et arrivaient aux Maisons Rouges tout tremblants; je les faisais dormir dans l'écurie et la vacherie sur de la paille et recouverts de paille. Le lendemain, on les envoyait dans quelques camions qui partaient vers St Florent, pour prendre le train, s'ils étaient de cette direction.

En mars 1941, les soldats sont partis et ont été remplacés par des douaniers de métier. Je suis donc rentré. Ne m'ayant jamais vu, ils n'ont pas trouvé étonnant de me voir là. Il a bien fallu vivre avec eux. Je craignais surtout d'être dénoncé par des personnes qui savaient que j'étais prisonnier évadé; la nuit, je me méfiais lorsque j'entendais une voiture allemande passer -c'étaient les seules à circuler- et j'étais prêt, si quelqu'un avait frappé à la porte, à sauter par la fenêtre et me sauver derrière la maison. J'avais même creusé un trou dans l'écurie que j'avais recouvert d'une dalle qui existe encore sous l'abat foin. J'y serais entré, recouvert de foin; heureusement, je n'en ai pas eu l'occasion.

Le travail à la ferme a repris. J'avais un moulin à farine-qui existe encore- depuis 1938, actionné par un moteur électrique; j'étais meunier et mon moulin était exonéré du plombage pour subvenir à l'alimentation des animaux; je faisais aussi la farine de blé pour venir en aide à ceux qui n'avaient pas assez de tickets de pain. Les moulins à café rendant l'âme les uns après les autres, je ravitaillais les employés de la ville de Bourges qui se trouvaient rue Henri Sellier; ils faisaient des légumes dans mes champs et je tuais des animaux pour leurs besoins et aussi ceux des réfugiés dans les bois des alentours pour échapper au départ en Allemagne en S.T.O .

C'était le marché noir. Tout le monde était au courant, même les contrôleurs du ravitaillement mais ils ne m'ont jamais embêté.

J'avais mon abattoir au château rose dans un garage et un voisin qui était boucher me tuait les bêtes la nuit et le matin, un camion de la ville de Bourges arrivait par l'entrée qui se trouve route de Bourges pour venir chercher la viande. C'était un camion avec batterie

électrique: la benne se soulevait, on mettait la viande dessous et la benne rabattue, le camion semblait vide. Il se dirigeait rue Henri Sellier où se trouvaient les garages et les chauffeurs faisaient la répartition de la viande. On allait à Henrichemont pour faire tanner les peaux avec les chauffeurs et les camions de la ville pour avoir du cuir afin de ressemeller les godasses car il y avait aussi des tickets de chaussures.

Fin juin 1941, j'ai été recherché par la gestapo. J'ai heureusement été prévenu à temps. J'ai pris mon vélo et je suis parti au café Frat. Paoli et deux allemands ont fouillé la maison mais n'ont rien trouvé. Ils sont donc partis chez Daout, le père de Bernard et ils sont allés le chercher à son usine pour l'emmener au Bordio. Je suis donc resté une quinzaine de jours chez des parents à St Solange--Moulin sur Yèvre et quand je suis revenu, je n'ai plus rien vu.

Le jour de pâques 1941, alors que j'étais habillé en dimanche, à la nuit tombée, un allemand qui était saoul est entré à la maison et m'a pris tout ce que j'avais dans mes poches. Il me mettait en joue avec son fusil de l'autre côté de la table et voulait boire; il fallait que ma femme boive aussi; de temps en temps il me mettait en joue; cette comédie a duré jusqu'à minuit. Une patrouille de passage ayant vu de la lumière par la porte est entrée et a réussi à l'emmener -le couvre feu était à 20 H-. Entre temps, le mal au coeur l'avait pris et il était sorti laissant dans la cuisine son fusil et la cartouchière; quand il est rentré, il avait sorti la baïonnette du fourreau...

Le lendemain, la vie a repris son cours.

Un peu plus tard, le Maire m'a dit qu'il fallait que je fasse connaissance avec eux; nous sommes donc partis aux Maisons Rouges, le maire, Fernand Roux et moi-même, sans laisser passer. Mais l'interprète n'a pas fait de difficultés et le soir nous sommes retournés chez Mme Frat, au café; nous avons commencé par de la bière, du vin bouché et ensuite de la liqueur de noisettes; il y avait les allemands de la commandantur, les femmes de service, les gendarmes français et nous trois. Ma femme, ne me voyant pas de retour est venue me chercher et il a fallu qu'elle boive aussi, mais elle jetait son verre sous la table.

C'est un allemand qui m'a ramené à la maison; j'avais sur moi de nombreuses lettres que je ramenaient de zone libre pour les envoyer en zone occupée. C'était un autre genre de travail: ma femme recevait une dizaine de lettres par jour qu'elle passait en fraude pour les mettre aux Maisons Rouges. On enlevait la première enveloppe; la seconde étant destinée à une personne se trouvant en zone libre. On triait les lettres destinées à Mme Frat, au maison rouges; il fallait les faire passer pour les mettre à la poste, pour la zone occupée, après avoir déchiré la première enveloppe.

Finalement, je me suis décidé à demander un laissez-passer; je suis donc allé à la commandantur de Bourges, à côté de la cathédrale. Je me demandais bien si j'allais en ressortir. Mais tout s'est bien passé; on ne s'est pas inquiété de savoir si j'étais un prisonnier évadé. On m'a donné mon auswest.

Je pouvais donc traverser la ligne pour cultiver les terres qui étaient de l'autre côté.

Au printemps 1941, beaucoup de gens du pays, des frontaliers, recevaient tous les jours des personnes qui se présentaient pour passer en zone libre. Ils faisaient ce travail la nuit ou en allant travailler de l'autre côté, en disant qu'ils étaient avec des employés mais ils ne revenaient pas.

Chez nous on en recevait souvent qui nous étaient envoyés par des personnes de "connaissance". Ils restaient à la maison toute la journée et je les faisais franchir la ligne la nuit entre deux patrouilles.

La ligne se trouvait à 150 mètres de la maison; j'en ai également fait passer de jour avec des outils.

Certains passeurs en faisaient leur métier: lorsqu'ils voyaient des gens qui venaient sur Trouy avec des valises, ils se proposaient pour les faire passer, moyennant finances. Ils les amenaient le long d'un buisson et repartaient en leur disant de suivre tout droit, que la zone libre était toute proche.

A cette époque, il y avait des buissons; mais maintenant, la nature a complètement changé.

Parmi les passeurs bénévoles que je connaissais, il n'en reste que deux: Taboulet et moi-même. Il y en a encore quelques uns que je ne connais pas.

Ce trafic se faisait tout au long de la ligne dans chaque pays. Cette comédie a duré jusqu'en 1944, l'année du débarquement.

Ensuite, ce fut tout un autre genre d'exercice: il s'est formé des équipes de maquisards, cachés dans les bois, qui harcelaient les allemands en fuite pour essayer de regagner l'Allemagne. Il en venait de toutes les régions de France, en voiture, à cheval dans des tombereaux à roues de fer. Ils se faisaient tuer en cours de route par les soldats de l'ombre qui les attendaient dans les bois. De Gaulle avait rappelé tous les militaires qui se mettaient de la partie; il y a eu, entre autres le 1er Régiment d'Infanterie, caserné à Dun, St Amand où les jeunes pouvaient s'engager.

A la maison, il y avait la 2ème compagnie; les soldats logeaient dans les étables et les greniers des environs; au Subdray, il y en avait aussi.

Les camions parvenaient à s'en sortir mais les allemands en vélos ou isolés se faisaient tuer comme des lapins.

Le jour de Pâques 1944, un groupe de bombardiers américains, escortés de chasseurs, sont venus bombarder l'aéroport de Bourges avec des bombes de 500 Kg, des bombes incendiaires; les chasseurs détruisaient les avions au sol. Dans les semaines qui suivirent, il fallut aller boucher les trous; il y avait peut-être 500 personnes avec chevaux et voitures, dans la journée. Quand il y avait une alerte, nous n'en savions rien, mais les allemands eux, couraient aux abris; on était donc seuls sur le terrain.

Ce jour de Pâques, la Gravaude a disparu, il ne restait plus que le puits. Tous les boeufs dans les écuries furent tués; on les a enterrés dans les trous d'obus; les allemands cachés dans les tranchées en bordure de route y sont encore. C'était les allemands qui étaient installés dans les fermes, de la Gravaude, de Givrais et faisait la culture eux mêmes.

Des avions étaient cachés jusqu'au bois de Givrais et lorsqu'on voulait aller à Bourges en voiture à cheval, on roulait sur la route de Bourges transformée en piste à côté d'un avion.

A cette époque, il y eut beaucoup d'accidents d'avions, sans doute dus au sabotage; j'en ai vu un s'écraser route de Bourges dans le champs, à 300 m de l'entrée du château, derrière le petit buisson; il a explosé, rien que des morceaux de viande de tous les côtés. Un autre dans les champs de Millier, route de la Chapelle: tous morts. Un autre à environ 500 m de la ferme Jean Jean, en pleine route: tous morts ( sans explosion). Il y en a eu beaucoup d'autres aux alentours.

Lasse d'être harcelée, une colonne venant du midi s'est rendue, la colonne du Général Ester; ils sont allés à Châteauneuf, dans le château du Duc de Maillet pendant plusieurs jours, gardés par des soldats du 1er Régiment d'Infanterie et se sont rendus à Orléans aux américains.



# Deux « passeurs » honorés

8 Mai exceptionnel, pour le 50<sup>e</sup> anniversaire, cérémonie exceptionnelle, à Trouy, qui débuta par une cérémonie au monument aux morts. Après dépôt de gerbe et minute de silence, furent lus, d'abord le message UFAC par M. DeFrance, président local, puis le message du ministre par M. Jean-Marie Truchot, maire de Trouy. M. DeFrance épinglea ensuite la médaille de porte-drapeau à M. Maurice Durand.

Puis les très nombreux participants, avec présence des maires adjoints, de M. Olivier Mathieu, directeur de l'école du bourg, furent invités à se rendre à la maison du temps libre, où une remise de médailles commémoratives devait avoir lieu.

« Il nous est apparu souhaitable, dira M. le Maire, de nous associer à cette commémoration de l'armistice de 1945 par un effort supplémentaire afin que cette manifestation ne soit pas dénuée d'éclat et de solennité. »

Et il rendra un hommage aux associations d'anciens combattants en ces termes : « Ces associations poursuivent à l'intérieur et à l'extérieur de notre patrie un but qui n'est pas une utopie. C'est un seul objectif élevé, précis et positif : la paix entre les peuples. Ils nous le rappellent tous les ans, et c'est pourquoi la municipalité a souhaité, en ce 50<sup>e</sup> anniversaire, leur rendre hommage par cette remise de



M. DARAND, reçoit la médaille de porte-drapeau

médailles commémorant les batailles décisives pour notre pays, pour la libération. Ce sont des médailles frappées par la Monnaie de Paris. »

Reçurent alors successivement ces médailles : Robert DeFrance, président local de la section UNC-UNC AFN ; Jean Chevalier, président de la FNACA ; Roger Pommier, président des ACPG-CATM, qui, à cette occasion était accompagné d'Hubert Pezard, président de la section de Bourges.

Puis, un moment d'émotion, de souvenirs des moments tragiques de l'occupation : « Je voudrais, au nom de municipalité, dira M. le Maire, rendre un hommage à deux hommes de notre commune qui, pendant la période tragique dont nous fêtons l'armistice ce jour, ont contribué par solidarité à cette libération. Je veux parler de MM. Deschâtres et Taboulet, qui ont été "passeurs". »

Il relate les nombreux passages,

les risques encourus, associant Mme Deschâtres qui prit elle aussi une part très active, ainsi que Mme Taboulet : « Quelle joie, lorsque le "passeur" prononçait les mots libérateurs : vous êtes en zone libre. »

M. le Maire rappelle aussi que cet engagement au service des autres a continué par la suite, puisque tous deux ont été conseillers municipaux, puis maire comme Firmin Deschâtres, ou membre encore actuellement du CCAS comme Raymond Taboulet.

« M. Deschâtres, M. Taboulet, au nom de la municipalité, je vous remets la médaille de la libération de Paris... »

Il faut souligner que c'est avec beaucoup d'émotion et sous les applaudissements que MM. Deschâtres et Taboulet reçurent leur médaille.

On leva le verre de l'amitié, avant de partager le repas fraternel, en ce 50<sup>e</sup> anniversaire de la victoire de 1945.

## NETTOYAGE DES RUES

La mairie vous informe qu'il sera procédé au balayage de l'ensemble des rues de Trouy-Bourg et Trouy-Nord, les lundi 22 et mardi 23 mai, par la société RBS.

Il est demandé aux riverains de veiller au stationnement de leur véhicules afin de ne pas gêner le passage de la balayeuse.

## Trouy

Corresp. : Georges BORNET - Tél. 02.48.64.70.91

# Intéressante exposition sur la ligne de démarcation

Pour certains qui l'ont vécue, elle fut très émouvante cette évocation de la ligne de démarcation et de la résistance dans le Cher ; émotion intense notamment pour deux passeurs de la commune, MM. Firmin Deschâtres et Raymond Taboulet, présents dans la salle ; voire même une larme perlée au coin des yeux à la lecture de sa citation, placée en bonne place de l'exposition : «... a contribué devant l'occupation ennemie à secourir, dans des conditions difficiles et dangereuses, de nombreux prisonniers de guerre, Français et alliés..., ces citations comportant l'attribution de la croix de guerre avec étoile de bronze... Paris le 14 avril 1951. »

Autres larmes contenues avec peine à l'évocation de certains « passages » délicats et périlleux, avec l'aide d'un ami disparu ; ou sourire parfois aussi quand « on les a bien eus, cette fois, et à leur barbe... »

Cette exposition, livrée aux regards des Truciens, était composée de vingt-deux tableaux, sur le thème : « La ligne de démarcation dans le Cher », ligne qui passait à Trouy même, coupant la route de Châteauneuf au « Grand-Lac » et la RN 140 au « Pontet ».



Les personnalités entourant les deux passeurs de Trouy

Gérard Santosuosso, maire de Trouy, remercia chaleureusement M. Renaudat, présent à l'inauguration, secrétaire des amis du musée de la Résistance, pour le prêt de cette exposition, sur demande de la municipalité de Trouy. « C'est un devoir de mémoire », soulignera-t-il.

Maurice Renaudat fit ensuite un petit historique de la guerre et de

l'occupation. « Aucun musée de France ne parle de la ligne de démarcation », dira-t-il.

Aussi remercia-t-il longuement à ce sujet le groupe de recherche et notamment le jeune Benoît Thiault, qui alla rechercher les documents aux archives du Cher, mais aussi aux archives nationales et même aux archives militaires allemandes. « Il faut rendre hommage à tous

ces passeurs », insista M. Renaudat, « ces passeurs qui risquaient journellement leur vie. De nombreux furent d'ailleurs pris, certains fusillés comme M. Toupet, qui fut abattu dans sa barque à Vierzon, d'autres déportés en Allemagne d'où ils ne revinrent pas. Tous ces hommes ont droit à notre reconnaissance. »

Lors de cette inauguration, de nombreuses personnalités étaient présentes : André Gustin, président des retraités militaires du Cher et de la région Centre ; Jean Daumin, maire de Levet ; M. Petitfils, maire de Senneçay ; Simone Gaizon, maire adjoint d'Arçay ; des maires adjoints de Trouy, des conseillers municipaux dont Jean Donadieu. « C'est lui », indiquera le maire, « qui s'est occupé personnellement de cette exposition. »

Il est à noter que cette très intéressante et très instructive exposition présentée à Trouy, salle du conseil municipal, attirera un très nombreux public, dont de nombreux jeunes, ce qui est réconfortant : plus de deux cents entrées. A noter encore que « La ligne de démarcation » sera visible à Plainpied, Levé et plusieurs autres communes du canton qui subirent cette ligne.

# Les « passeurs » : des héros de l'ombre

La drôle de guerre... puis ce fut l'attaque surprise et éclair de l'Allemagne, la débacle, la fausse amnistie ; et la ligne de démarcation qui coupait honteusement la France en deux. Cette ligne de démarcation qui passait à Troy, elle était exactement là, près de la ferme du Grand-Lac, où cantonnaient les Allemands... ; cette ligne de démarcation qui délimitait la zone occupée et la zone libre, qui serpentait tout le long des abords du village. Que de tentations ! Besoin aussi de se rendre en cette zone dite libre, bien que le régime de Vichy se durcissait au fil du temps.

## Passer à tout prix

Trouy, comme sans doute d'autres localités « frontalières » connut alors ses passeurs : des hommes et des femmes qui prenaient des risques énormes, parfois inconsidérés, des Français désintéressés qui se mettaient au service d'autres Français, avec tous les risques que cela comportait : l'arrestation, le Bordiot, la déportation...

De ces hommes courageux, il en reste deux à Troy que nous avons rencontrés... Deux hommes, mais aussi une femme tout aussi méritante.

Ils étaient tout trois rassemblés : Firmin Deschâtres, son épouse Fernande, et Raymond Taboulet.

Des souvenirs, ils en ont tant ; racontés comme cela, sans vantardise, franchement, tranquillement. Ils sont intarissables.

Firmin Deschâtres a même écrit ses mémoires. Il aime se rappeler son évasion (ayant été fait prisonnier dans les Ardennes), les péripéties incroyables avant d'arriver chez lui... où sa femme le fera passer pour un temps en zone libre.

« Revenu chez moi, j'ai fait passer des dizaines de fugitifs : des prisonniers évadés, des juifs, hommes, femmes, enfants, résidents recherchés par la Gestapo. La nuit surtout, c'était propice. Un jour, il m'est arrivé de faire passer un évadé, me suivant, un outil sur l'épaule, ceci à la barbe des Allemands. »

« Une nuit, j'en ai fait passer onze en une seule fois, raconte à son tour Raymond Taboulet, qui se rappelle surtout de sa peur des chiens policiers. Une fois



M. et Mme DESCHÂTRE, M. TABOULET évoquent leurs souvenirs

dans le fossé, j'en ai vu un à quelques mètres de moi... »

Ceux qui fuyaient ainsi étaient le plus souvent envoyés par une filière ; un marchand d'huile de la rue d'Auron les renseignait.

Quand on venait trouver Raymond Taboulet, maréchal-ferrant du village, il ne répondait jamais de suite. Imperturbable, tout en forgeant, il jugeait et jaugeait les demandeurs. « Il ne fallait pas se tromper. C'était très dangereux. Passer des juifs, c'était le poteau... » Et cependant j'en ai passés. Je n'ai jamais refusé... »

Firmin Deschâtres et son épouse, de leur côté, les recevaient dans leur ferme, situé à cent cinquante mètres de la guérite allemande. « La nuit, on écoutait tels les Indiens. Le bruit des bottes nous renseignait sur la patrouille qui approchait. On scrutait les moindres signes défavorables, puis à travers champs on accompagnait les fugitifs. Certains se sont perdus, revenant sur leur pas... J'en ai vu un, une fois, qui, à la lueur des éclairs — c'était un

14 juillet — se faisait tirer par les guetteurs allemands. Pour guider leurs pas, le plus souvent, la ferme des Vallées et les Maisons-Rouges laissaient leur lampe extérieure allumée. »

## Ceux qui payaient

Qui étaient ces gens ? « On ne leur demandait jamais, on savait seulement qu'ils avaient besoin de passer. On les nourrissait, on les réconfortait, on les aidait à retrouver la liberté. »

Et gratuitement s'entend ! « Car nous étions de vrais passeurs... Malheureusement, il y en eut qui se faisaient payer, sans ensuite aucune garantie de réussite... bien au contraire... »

Aujourd'hui, Firmin a quatre-vingt-sept ans, Raymond, quatre-vingts. Mais ils n'ont pas oublié cette époque. « C'est déjà si lointain et c'est si proche pourtant ! », cette époque où ils risquèrent leur vie, tout en se rappelant les blagues qu'ils faisaient aux Allemands. « Gross filous, vous vrançais... »

Rires... Les voilà cinquante ans d'arrière.

« Si c'était à refaire, on le refait... en moins alerte, pour sûr... »

À la libération, chacun reprit ses occupations. Quelques années plus tard, Firmin devint maire de Trouy, Raymond, conseiller municipal. L'un d'eux reçut, en guise de reconnaissance, un diplôme de passeur signé de Laminant et de Gaulle, et une citation avec croix de guerre.

Une dernière question : avez-vous reçu des nouvelles de ces gens. En avez-vous revus. Certains sont-ils revenus à Trouy.

Non, aucune nouvelle. Des regrets. Peut-être, mais ils n'en sentent rien paraître. Ils ont fait leur devoir, des héros de l'ombre, sans aucun doute, qui méritent toute notre considération, tout notre respect. Ils m'ont demandé de ne pas oublier M. Millet, le bourrelier M. Jusserand aussi, qui habitait à lisière du bois près de la Gare-au-Lapins ; deux passeurs aujourd'hui disparus.

100

Very much 18

Cher Mick et chère Myron

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre lundi matin  
je l'attendais tous les jours, je suis content que vous ayez  
bien aimé votre travail, j'ai essayé de téléphoner la semaine dernière  
mais je n'ai pu avec la correspondance, Myron m'a demandé comment  
j'ai fait pour m'occuper de l'usine, je vais vous le décrire depuis  
mon jour de départ. J'étais à cette époque chez un cultivateur  
à Deuchy, une petite commune de l'Arme en zone interdite et il y  
avait pas beaucoup d'habitants, c'était les boches qui y travaillaient  
on était bien, un petit groupe de prisonniers, on travaillait dans un bois  
et on était logé dans une petite maison, moi je tendais les collets  
pour prendre des lapins et les bœufs tués on en mangeait 3 par jour  
c'était moi qui faisais la cuisine pour améliorer notre ordinaire. On  
n'était pas fumé, le patron nous donnait 2 francs par jour et du pain  
j'avais un peu de grains et de la farine et je les faisais cuire comme  
ce avec un peu d'eau. Lorsque le sergent est venu nous dire à  
1 heure et demi, ce soir à 5 heures nous sommes allés de nuit à  
St Quentin puis l'après-midi, je me suis dit pas d'histoires moi  
je suis le camp, j'ai prouvé mon patriotisme que je voulais me sauver  
il m'a dit allez-y avec vous de l'argent, je lui dit j'ai 800 francs  
ce me suffira pour faire le voyage. Il m'a dit allez chez M<sup>lle</sup> Bacton  
à Ham dite lui que vous avez travaillé chez moi et elle se chargera  
pour vous faire passer la ligne, car j'étais en zone interdite et il y  
avait une frontière à franchir, c'était une rivière la Somme  
donc le 6 décembre il ne fait pas bon de passer dans l'eau  
je suis donc parti chez les gens qui faisaient passer mon  
Carnier car je savais que Fernande lui avait passé le Carnier

o Trouvée la terre de demerquetter qui se trouve a cote de cinda  
je leur ai dit que je voulais me marier et si je pouvais changer  
de terre choyeur il m'a dit de rentrer dans une chambre et la  
j'ai quitté la terre que vous avez vue a Remondel en H & G par la  
cuisse et en H & G dans le dos et j'ai pris des habits qui étaient pas  
a ma taille et j'avez dans un paquet un impermeable et mes parents  
et surlui les uns gain beret lorsque est p. mis prêt et tueren abram  
a 2 Heures, je suis rente dans un petit cafe a quelques Heures  
je me suis mis a compter et j'ai demandé a la patronne si elle  
me recommandait car je venais quelque fois avec un autre mari  
en solo le dimanche, je lui ai dit que je me marier et lui ai  
demandé ou je pourrais passer la nuit elle me dit qu'a Pitton  
un petit pays a 7-8 k de la on pourrait peut être passer, j'ay mis  
dans aller voir, lorsque j'entendais une voiture je me courrais dans  
la fosse, arrivée a Pitton je me dit je vais aller dans un bistrot  
pour demander l'adresse d'une femme m'a appelé; n'allez pas par  
cha si on se fait prendre ça coûte 25 marks alors je suis rente  
chez elle je lui ai dit inutile de vous dire que je suis un a terre  
et mon age elle a compris, elle m'a dit mon mari va revenir  
donner un instant et vous renseignera, en effet on est allé dans  
un cafe et je lui ai expliqué que j'avais une courtoise chez M. M.  
Breton a Ham, il m'a dit trouvez vous chez lui, j'y passe tous les jours  
je suis prêt dans le petit bistrot et ensemble femme qui fréquente  
la fille m'a emmené conduire dans une voiture chez lui est son  
repartit le matin a 5 h j'avais 8 k de la et je me courrais de

Je pense lorsqu'il venait une autre fois c'était de voir au'en on'a  
~~il y a~~ abien y ~~concernant~~ par d'autre. Je suis arrivé chez M. Berton à 7<sup>h</sup>  
le Absencien est aussi on a bu un snapt et on sortant il appelle & des  
Cafan et ma pensée un roubeau de fils électrique dans le corps et lui a dit  
t'as compris alors j'etats électicien car c'était des électiciens qui repréent  
les lignes qui étaient toutes cassées du fait de la guerre nous sommes  
passés sur le pont comme le Pont l'Arçon à Boulogne d'un côté par les  
gendarmes français et de l'autre par les Allemands & a passé tranquillement  
en descendant l'électrécité gauche gauche. J'etats de l'autre côté nous sommes restés  
dans un café je leur ai payé une tournée de snapt & je leur ai donné 100 fr  
et j'etats en zone occupée qui commençait à l'obs et qui finissait à Tracy  
j'ai pris la route direction Compigne 22 km à un certain moment la neige  
s'est mise à tomber je suis resté dans un café en bordure de route et  
j'ai demandé 'un sandwich voyez vous de carte d'alimentation je répons  
non on ma servi qu'un même ils ont bien vu que j'etats, un tracteur  
condemnant une remorque de charbon s'est arrêtée pour attendre que la neige  
se fût de tomber je leur ai demandé s'il pourraient m'emmener jusqu'à  
Compigne, je suis donc monté sur la remorque, je restais donc plus isolé  
à Troyon ou a mangé au restaurant je leur ai dit que j'etats exalté  
depuis hier, ils m'ont dit comment votre faim peu manger il faut des  
cartes d'alimentation, je leur ai dit, aussi je n'aurais pas besoin de cartes  
peu manger. on est parti ils m'ont dit peu prendre le train dans une  
petite gare car ici il y a un service en gare que te demandais des  
papiers que je n'avait pas et j'ai pris le train plus long, dans le pays

Demanda ~~de~~ 4 Heures de travail par semaine et 3 Heures de travail  
dans un petit bois et puis change de lieux et puis ma imprenable  
et ma beret et j'ai pris le train, Arrivé a Paris je pris le metro  
direction Vatan et j'ai pris petit chez un cousin qui habitait rue de la  
jai mangé couché et change de hotels et le lendemain prendre le train  
direction Bourges, change a Orleans et arrive a Bourges j'ai fait prévenir  
ma femme que j'étais arrivé chez des cousins elle est venue me chercher et j'ai  
recherché a Troyes qui était occupé par les allemands, je n'ai donc pu  
en faire libre et j'ai fait l'Oran avec ~~les~~ ~~trains~~ rouges chez un vieux caporal  
qui était sergent et avait passé le jour dans un bunker de sa ville.

Revenu a Troyes en 1941 j'ai repris le travail comme auparavant  
et en plus fait passer la ligne jusqu'en 1944 date de la libération des  
paysans. De ce bas je vous le montrerai sur mes mémoires qui comprennent  
le début de la guerre jusqu'en 18 Juin date de mon départ de prison.  
Je m'excuse car j'écris très mal vos lettres peut être compréhensible mais parlez  
ces lettres je vous expliquerai un peu que vous venez de Troyes.

Voilà plusieurs fois que je téléphone mais je n'ai pas pu vous avoir.  
en attendant de vous relire je vous embrasse beaucoup de papa qui pense bien  
à vous et vous souhaite bon courage.

Deschamps